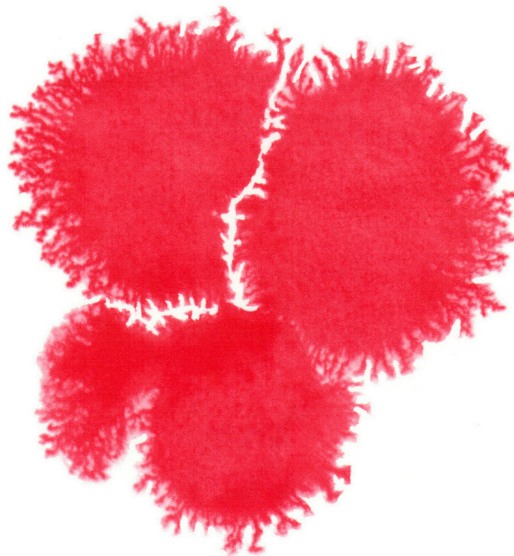


La scène primitive et quelques autres



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO 46 AUTOMNE 1992

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

DIRECTION

J.-B. Pontalis

RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Kahn

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,
Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 49-54-42-00.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 41-17-13-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté.....	375 F
Étranger.....	405 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

La scène primitive
et
quelques autres

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 46, automne 1992

© *Éditions Gallimard, 1992.*

TABLE

<i>Argument</i>		5
Jules Michelet	<i>Sous les mers</i>	9
Jean-Claude Lavie	<i>Excellence paradigmatique de la scène primitive</i>	11
Robert Pujol	<i>La scène primitive : à revoir</i>	25
Danielle Margueritat	<i>Quand Freud écoute aux portes...</i>	41
Michel Gribinski	<i>À l'italienne</i>	61
Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy	<i>Scène</i>	73
Jean-Loup Rivièrè	<i>Le chameau, l'ours et la belette</i>	99
Edmundo Gómez Mango	<i>Le retable des merveilles</i>	107
Guy Fihman	<i>Sur les scènes animées des ciné-rêves de Grandville</i>	121
Joyce McDougall	<i>Scènes de la vie primitive</i>	139
Dominique Suchet	<i>Les choses dernières</i>	151
Catherine Chabert	<i>Scènes de coups</i>	161
Jacqueline Carroy	<i>Immaculées conceptions</i>	175
Vladimir Marinov	<i>L'inconscient est idiot</i>	191
Aline Petitier	<i>Le roman Guermantes</i>	211
Guy Rosolato	<i>Les fantasmes originaires et leurs mythes correspondants</i>	223
Patrice Bidou	<i>Des animaux imparfaits : une théorie infantile de l'origine</i>	247
Daniel Arasse	<i>Petit pinceau deviendra grand</i>	261



VARIA

ARGUMENT

1. *Qu'est-ce qu'une scène? Le mot évoque d'abord le théâtre où son sens déjà n'est pas univoque. Il désigne un lieu – et un lieu visible –, celui où les acteurs paraissent et jouent devant un public; on entre en scène et on en sort. Il désigne aussi – et c'est là une acception plus tardive – le découpage d'un acte (scène I, scène II...).*

Par extension on parlera de scènes aussi bien en peinture (scènes de bataille, de chasse, de genre, etc.) que dans le roman quand celui-ci cesse d'être descriptif ou purement narratif pour « mettre en scène » une confrontation de personnages. Dans une extension plus large, le mot scène peut être accolé au monde tout entier et ce sera « la grande scène du monde ».

2. *Il n'est pas sûr pourtant que ces emplois divers comportent tous une référence, même implicite, au théâtre. Présente sans doute dans le trivial « faire une scène » (et alors suit généralement le qualificatif d'hystérique...), sous-jacente dans la « scène de ménage » (motif d'ailleurs de tant de comédies), cette référence paraît absente dans l'évocation de la plupart de nos rêves ou de nos souvenirs que spontanément nous appelons des scènes: « Dans la prairie jouent trois enfants. Je suis l'un d'eux. Nous cueillons des fleurs jaunes. »*

Avant, après la scène, il peut bien y avoir une histoire qui se déploie, un enchaînement d'actions. Mais, comme émergeant du récit, subsistent des tableaux où nous retrouvons les deux composantes indiquées plus haut: lieu visible, parfois même suréclairé, et découpage dans la continuité temporelle.

3. *Curieusement, le mot scène ne figure pas dans l'index de la Standard Edition sauf, bien sûr, à Primal scene. Curieusement, à un double titre. Parce que l'investigation de Freud l'amène tout au long à découvrir des scènes – à les découvrir d'abord, à les rechercher obstinément ensuite. Et parce que Urszene, avant d'être confiné dans la définition canonique que l'on sait (« observation réelle ou fantasmée du coït parental »)*

a longtemps désigné des scènes infantiles tenues pour traumatisantes. Exemple : à propos de l'hystérie, Freud écrit dès 1897 : « Le but semble être de revenir aux scènes primitives (Urszene). » Et il ajoute qu'à ces scènes il arrive qu'on parvienne directement mais, plus souvent, par fantasmes interposés, fantasmes qui « combinent les incidents vécus, les récits de faits passés concernant l'histoire des parents et des aïeux, et les choses vues par le sujet lui-même ». Ces fantasmes, précise-t-il encore, « se rapportent aux choses entendues comme les rêves se rapportent aux choses vues ».

On peut rapprocher cette indication de ce que nous savons avoir été le dispositif du théâtre antique : ce que nous appelons aujourd'hui scène, l'espace limité où se donne à voir la représentation, était le proscenium, ce qui est placé devant; skenè désignait ce que nous appellerions les coulisses, plus précisément le lieu caché aux spectateurs où les acteurs changeaient de masques, de rôles, donc d'identité ou de sexe. À ce lieu-là le spectateur n'a pas accès. Si la représentation se joue sur le proscenium (le rêve, le souvenir), l'Urszene n'aurait-elle pas lieu dans la skenè (dont le premier sens est « la tente » et son ombre...)?

Qu'on pense ici à la protestation de l'« Homme aux loups » : « Freud ramène tout à la scène primitive qu'il déduit du rêve. Mais dans le rêve elle n'a pas lieu. » Dans la mémoire pas davantage : « J'ai toujours pensé que le souvenir viendrait. Mais il n'est pas venu! »

4. Un assez long temps s'écoule entre le repérage fort précis des théories sexuelles infantiles (1908), celui du roman familial (1909), et la désignation comme telle, avec L'homme aux loups, de la scène primitive. Or tous les éléments constituant cette scène avaient été mis au jour bien auparavant : l'agression sadique du père, l'excitation sexuelle de l'enfant, l'angoisse de castration, etc. Il semble donc que ces éléments se trouvent réinterprétés et condensés par Freud après coup, avec la « promotion » du fantasme de la scène primitive, tout comme ils le sont dans le psychisme. La scène primitive est un organisateur tardif d'éléments disjoints. Elle tente de mettre en scène ce qui est hors scène, de donner figure et lumière à ce qui doit sa violence à l'ombre de l'informe.

5. Mais on peut penser qu'après avoir été ainsi nommée et être entrée dans notre vocabulaire, la scène dite primitive s'est quelque peu « domestiquée ». Combien d'analystes ne considèrent-ils pas qu'ils ont affaire à elle quand le patient, bien souvent sans crainte ni tremblement, évoque la chambre des parents et quelques bruits insolites entendus entre chien et loup!

Une des questions que nous nous proposons ici d'examiner pourrait être la suivante : comment l'irreprésentable de nos origines, de notre conception, en vient-il à se figurer?

et par quels déplacements ? par quelles représentations indirectes ? Quand, cliniquement parlant, et à quels signes la scène primitive se présente-t-elle en séance ? Ou, autre question : n'est-elle pas une « invention » qui ne peut trouver son actualité que dans le transfert – qui n'est pas mise en scène mais mise en acte, ce qui « met le feu au théâtre » (Freud) ?

6. Sans faire, bien entendu, la recension des différentes conceptions que les religions, les mythes, la science au fil du temps ont pu énoncer de l'origine du monde – chacune offrant à sa manière sa représentation du « Big Bang »... – il nous reviendra d'analyser telle ou telle d'entre elles qui, mettant en jeu conjonction et séparation sexuelles, présente des affinités avec l'inatteignable, l'intemporelle scène primitive.

Pourquoi la scène primitive est-elle si souvent représentée comme un coïtus a tergo more ferarum comme l'indique Freud en la voilant légèrement de latin ? Est-ce seulement parce que les impressions précoces de l'enfant sont issues de la perception, par exemple, d'un coït de chiens ? Ou bien y a-t-il une référence à l'animalité humaine, à la violence sans pensée du rut que le sexuel humain devine être son terrifiant point d'origine et d'abîme ?

N. R. P.

Jules Michelet

SOUS LES MERS

Coitus ininterruptus

On est triste quand on songe que les milliards et milliards des habitants de la mer n'ont que l'amour vague encore, élémentaire, impersonnel. Ces peuples qui, chacun à son tour, montent et viennent en pèlerinage vers le bonheur et la lumière, donnent à flots le meilleur d'eux-mêmes, leur vie, à la chance inconnue. Ils aiment, et ils ne connaîtront jamais l'être aimé où leur rêve, leur désir se fût incarné. Ils enfantent, sans avoir jamais cette félicité de renaissance qu'on trouve en sa postérité.

Peu, très peu, des plus vivants, des plus guerriers, des plus cruels, ont l'amour à notre manière. Ces monstres si dangereux, le requin et sa requine, sont forcés de s'approcher. La nature leur a imposé le péril de s'embrasser. Baiser terrible et suspect. Habités à dévorer, engloutir tout à l'aveugle (animaux, bois, pierre, n'importe), cette fois, chose admirable! ils s'abstiennent. Quelque appétissants qu'ils puissent être l'un pour l'autre, impunément, ils s'approchent de leur scie, de leurs dents mortelles. La femelle, intrépidement, se laisse accrocher, maîtriser, par les terribles grappins qu'il lui jette. Et, en effet, elle n'est pas dévorée. C'est elle qui l'absorbe et l'emporte. Mêlés, les monstres furieux roulent ainsi des semaines entières, ne pouvant, quoique affamés, se résigner au divorce, ni s'arracher l'un de l'autre, et, même en pleine tempête, invincibles, invariables dans leur farouche embrassement.

On prétend que, séparés même, ils se poursuivent encore d'amour, que le fidèle requin, attaché à ce doux objet, la suit jusqu'à sa délivrance, aime son héritier présomptif, unique fruit de ce mariage, et jamais, jamais ne le mange. Il le suit et veille sur lui. Enfin, s'il vient un péril, cet excellent père le ravale et l'abrite dans sa vaste gueule, mais non pas pour le digérer.

Si la vie des mers a un rêve, un vœu, un désir confus, c'est celui de la fixité. Le moyen violent, tyrannique, du requin, ces prises d'acier, ce grappin sur la femelle, la fureur de leur union, donnent l'idée d'un amour de désespérés.

Un renard bleu observe

La baleine n'aime qu'au désert. Le rendez-vous est vers les pôles, aux anses solitaires du Groenland, aux brouillards de Béring, sans doute aussi dans la mer tiède qu'on a trouvée près du pôle même. La retrouvera-t-on? On n'y va qu'à travers les défilés horribles que la glace ouvre, ferme et change à chaque hiver, comme pour empêcher le retour. Pour eux, on croit qu'ils passent sous les glaces, d'une mer à l'autre, par la voie ténébreuse. Voyage téméraire. Forcés de venir respirer de quart d'heure en quart d'heure, quoiqu'ils aient des réserves d'air qui peuvent leur suffire un peu plus, ils s'exposent beaucoup sous cette énorme croûte percée à peine de quelques soupiraux. S'ils ne les trouvent à temps, elle est si dure et si épaisse, que nulle force, nul coup de tête ne la briserait. Là on peut se noyer aussi bien que Léandre dans l'Hellespont. Ne sachant cette histoire, ils s'engagent hardiment et passent.

La solitude est grande. C'est un théâtre étrange de mort et de silence pour cette fête de l'ardente vie. Un ours blanc, un phoque, un renard bleu peut-être, témoins respectueux, prudents, observent à distance. Les lustres et girandoles, les miroirs fantastiques, ne manquent pas. Cristaux bleuâtres, pics, aigrettes de glace éblouissante, neiges vierges, ce sont les témoins qui siègent tout autour et regardent.

Ce qui rend cet hymen touchant et grave, c'est qu'il y faut l'expresse volonté. Ils n'ont pas l'arme tyrannique du requin, ces attaches qui maîtrisent le plus faible. Au contraire, leurs fourreaux glissants les séparent, les éloignent. Ils se fuient malgré eux, échappent, par ce désespérant obstacle. Dans un si grand accord, on dirait un combat. Des baleiniers prétendent avoir vu ce spectacle unique. Les amants, d'un brûlant transport, par instant, dressés et debout, comme les deux tours de Notre-Dame, gémissant de leurs bras trop courts, entreprenaient de s'embrasser. Ils retombaient d'un poids immense... L'ours et l'homme fuyaient épouvantés de leurs soupirs.

JULES MICHELET

Ces pages sont extraites de La Mer (1861). Le titre et les intertitres sont de la Rédaction.

Jean-Claude Lavie

EXCELLENCE PARADIGMATIQUE DE LA SCÈNE PRIMITIVE

Une petite fille est tout heureuse d'annoncer à ses camarades que, pour Noël, ses parents vont lui acheter un petit frère. « Tu as de la chance, lui répond un petit garçon, nous, on est trop pauvres, on les fait nous-mêmes. »

Si l'anecdote semble drôle, c'est par notre singulière aptitude à muer en cocasse ce que certains mots d'enfants réveillent de nos angoisses. Il nous plaît qu'un propos innocent dérange un instant le savoir réaliste qui n'a guère réussi à nous rendre plaisante la nature de nos origines. Le simple « nous-mêmes » rend la procréation banalement familiale. L'idée de participer à cette mystérieuse activité nous gêne et nous porte à rire. « Mes parents sont trop pauvres, ils les font eux-mêmes », nous aurait encore fait rire, bien à l'aise cette fois, pour le sérieux de l'argument qui élude le plaisir des parents, plaisir que, dans cette affaire, nous préférons ignorer.

Nous avons tous l'art d'entourer d'un certain flou ce qu'à la fois nous sommes sans ignorer et sans savoir. Chacun accommode à sa manière l'obscur séquence de sa conception. Ainsi, loin de notre fictif petit garçon, un patient pouvait-il affirmer qu'entre ses parents, toujours opposés (!), le sexe n'avait aucune place, jusqu'à soutenir que sa mère n'avait jamais eu de rapport sexuel avec son père. Un jour, à propos d'une photo du mariage de ses parents, il précise : « Là, ils étaient unis, pour le coup. » Formule, à la fois banale et pas banale. « Pour quel coup ? », ai-je donc risqué, provoquant, après un temps d'hésitation : « Si vous voulez parler de ma naissance, ma mère n'a fait ça que pour m'avoir. » Mon sous-entendu, un brin graveleux, avait été reçu 5/5. Graveleux, il vaut de le savoir, a signifié (selon Dauzat) « pénible pour la conscience comme la gravelle pour le corps ». Mon allusion était risquée, non pour son incongruité, mais parce que la connivence qui m'était prêtée à ce moment allait vers le plein rejet d'un père, que je réintroduisais gaillardement au cœur de la mère, si l'on me permet cet euphémisme. Pour ce qui était du sens trivial, je savais qu'il serait entendu, car la vie sexuelle de cet homme, c'était toujours « tirer des coups ». Mon intervention voulait faire ressortir le jeu de la névrose, qui manque rarement de se trahir à force de démentir ce à

quoi elle craint de consentir. Ce qui ne peut se dire est souvent un désir, un plaisir. Ici, c'est la nature féminine de la mère qu'il fallait proscrire. Il n'est pas rare de voir le maternel obscurcir le charnel, comme si le temps de l'enfantement pouvait bannir celui de la conception.

*

À vouloir y regarder de près, la scène primitive comporte tout ce qu'il faut pour provoquer quelque confusion. Amené à s'y intéresser comme théoricien, on a tout lieu d'être sans méfiance tant la notion est rebattue : se référer à la scène primitive, c'est évoquer une évidence dont la simple mention notifierait les effets. On en parle, depuis sa bien lointaine conceptualisation par Freud, comme d'un traumatisme sexuel, à peine particularisé par le fait qu'il serait parental. Pourtant, à préparer ce texte, je me suis perçu plus disposé à en entendre parler qu'à en traiter moi-même. Passant du mythe à l'abstraction, mon esprit ne sortait guère des lieux communs, comme s'il rencontrait une obligation de réserve!!! Plus défensive qu'incisive, mon entreprise s'attardait, lorsqu'un patient me fit l'étonnante déclaration que voici : « Ce matin, je n'ai pas pensé à la mort. D'ailleurs, je ne pense jamais à la mort. Je préfère penser que, par exemple, quelqu'un est en bonne santé. »

De rapports avec la scène primitive, je n'en vis pas plus que je n'en cherchais. Ce patient me disant ne pas penser à la mort... il y avait fort à parier que ce soit à la mienne. Mais, sans l'aveu de sa substitution, je ne crois pas que « la seule bonne santé de quelqu'un » m'aurait évoqué ma propre mort. Pourtant les sous-entendus de la parole sont monnaie courante et à ce que les mots cachent pour le dire s'ajoute ce qu'ils disent pour le cacher. Ainsi, quand nous mentionnons notre naissance, par exemple, nous ne parlons guère que d'un repère chronologique de notre existence, sans plus. Nos parents, pour leur part, n'y sont présents que si nous nous employons clairement à les convoquer. Quant à leur rôle dans l'affaire, pour implicite qu'il soit, il est bien escamoté.

Ramené au temps de la conception par le biais des formes de son évocation, j'ai présumé qu'elles pouvaient dérouter l'analyste davantage que celles de la mort, somme toute, plus banales. Il reste que, la plupart du temps, la scène primitive est aisément repérable, même dans son inversion ou sa dénégation, comme dans le cas, toujours surprenant, du patient qui en vient à regretter de ne pas être le père de son père, ou même son propre père. Ces fantasmes sont des modes d'évacuation pure et simple de la scène primitive, qui demeure néanmoins perceptible jusque dans son éclipse. « Briller par son absence » répond, d'ailleurs, à un mode d'expression convenu, puisque, assez tôt dans l'enfance, on apprend qu'il y a des choses dont on ne parle jamais : à quelqu'un de sa mort, assurément, mais pas plus, à ses parents de leur sexualité. Pour revenir à ces fantasmes, ils ne sont qu'une forme

de roman familial, comme dans ce bref récit de rêve d'une patiente : « Je rêvais que je faisais l'amour, quand je me suis dit : Mais, c'est ça la scène primitive (*sic*). C'était, curieusement, ma propre conception, et j'étais... ma mère. Vraiment très sympa! » Ce que j'ai juste agrémenté d'un : « Très sympa. »

*

À côté de mentions plus ou moins manifestes, la scène primitive est présente sous nombre de tournures assez peu évidentes. Elle est active derrière tout un jeu de substitutions paradigmatiques, d'où mon titre un peu apprêté, qui voulait également signifier que la saisie de ces formes latentes est particulièrement exemplaire de la procédure analytique.

Nous sommes tellement familiarisés avec la fonction du déplacement que nous restons sans voix devant ceux qu'elle ne convainc nullement. Il est vrai que si ceci peut signifier cela, ou même son contraire, qu'est-ce qui serait garant du sens analytique d'un discours? Quiconque aborde le registre clinique est affronté à ce problème. En l'absence d'un glossaire des productions de l'inconscient, comment authentifier la légitimité d'une « problématique » analytique? Le discours manifeste qui la révèle la désavouerait tout autant. L'analyste doit transposer un processus singulièrement irrationnel en une dynamique collectivement rationnelle : celle qu'a instaurée la métapsychologie freudienne. Mais ces transcriptions (peut-on dire traductions?) restent toujours contestables. S'il est, en psychanalyse comme ailleurs, des façons de voir pleinement reconnues, elles apparaissent toujours sous forme de variantes, variations, vicissitudes, vacillations, virtualités qui, communiquées, doivent conquérir la conviction de ceux qui n'ont rien à en faire, sinon à en prendre connaissance par procuration et bien à l'écart de la situation. On imagine ce qu'il en est, quand ce qui est en jeu brille par son absence.

*

Une patiente, à la parole d'ordinaire aisée, se trouva un jour annoncer avec difficulté qu'elle se désintéressait de l'homme qu'elle venait d'amener à quitter sa femme pour l'épouser. Ce n'était pas la première fois. L'hypothèse que cette patiente évitait l'angoisse de prendre la place symbolique d'une mère redoutée offrait une explication œdipienne consacrée. Cette femme avait curieusement précisé : « J'en éprouve bien moins de désagrément que je ne ressens de découragement à vous le dire. » Ce détail (mais, y a-t-il des détails en analyse?) pouvait évoquer la scène primitive, dont il n'avait encore jamais été question. Il était facile de supposer que, sur le point d'être épousée par celui qu'elle arrachait à sa rivale, cette femme n'y retrouvait plus ce qu'elle en espérait. Je présumais que sa victoire, n'annulant pas la scène qui lui avait donné naissance, ne réformerait pas la pénible

prééminence sur elle d'une mère détestée. La défaite œdipienne était discrètement présente dans le transfert, sous la forme du découragement à en faire l'aveu. Le fantasme sous-jacent fut, comme bien des fantasmes, difficilement communicable, notamment par sa naïveté enfantine : « Quand j'étais petite, je croyais que si mon père se mariait avec moi, ma mère ne serait plus ma mère. »

La rivalité œdipienne et la scène primitive ont fatalement partie liée. Saisir la rivalité œdipienne sans la part qu'y joue la scène primitive néglige beaucoup de ce qui l'anime. Cependant, la rivalité œdipienne et la scène primitive, aussi intriquées soient-elles, gardent chacune leur dynamique propre jusque dans une symptomatologie confondue. Considérer la scène primitive comme un traumatisme sexuel, c'est lui attribuer la cause d'excitations que l'enfant n'est pas à même de maîtriser en les comprenant, pour reprendre les termes de la *Traumdeutung*. Mais, au-delà, par sa fonction génératrice, la scène primitive a tout pour constituer un véritable « traumatisme métaphysique ». Ne s'offre-t-elle pas comme un fait indéniable et, malgré cela, inassimilable ? L'adulte, qui ne peut rationnellement éviter de consentir au processus de son origine, n'est pas pour autant disposé à l'intégrer dans son histoire : « Alors, comme ça, mon père s'est trouvé, un beau jour, avoir envie de caresser le ventre de ma mère, ce qui déjà me dérange, mais en plus, à cause de ça, j'en suis encore, des années plus tard, sur ce divan, à tenter d'assimiler le lien entre ça et ce que je suis, et pire, entre ça et cela même que je suis en train de vous dire. » Là, on sent que c'est UN patient qui s'exclame. Mais, ne serais-je pas incité à privilégier son dire, pour la bonne raison qu'il parlerait tout autant pour moi ?

Je dois avouer que la scène primitive, celle qui me concerne personnellement, n'est pas de ces choses auxquelles il m'arrive d'être spontanément tenté de penser. Au-delà de sa composante scabreuse plus ou moins facilement domesticable, cette scène, soulignant tout l'aléatoire qui a présidé à ma conception, heurte vivement le sentiment, quelque peu orthopédique, de ma continuité temporelle.

Récemment, un homme politique américain, pour soutenir son opposition à l'avortement, proclamait publiquement : « En tant qu'ancien fœtus, je suis présentement heureux de voir le soleil. » Cela n'avait rien pour déranger quiconque. À l'opposé, voici une courte scène stupéfiante, au sens où, après quelques décennies, la stupeur dans laquelle elle m'a laissé ne s'est pas encore totalement dissipée. J'étais au lycée Louis-le-Grand. En seconde. Ma classe était diversement chahuteuse, selon les professeurs. L'un d'eux qui, pourtant, n'était guère importuné, l'était sans doute encore trop à son gré. Un jour, pour faire cesser de furtifs bavardages, il prononça, sans élever la voix, une petite phrase, qui lui valut, dans l'instant, notre définitive et plus plate soumission. Ces quelques mots, j'hésite encore à les rapporter, tant ils convoquent ce que personne ne peut trouver d'agrément à se représenter : « Faites donc attention à ce que je vous dis, espèces de résidus de bidet ! » Cette

courte phrase ne peut qu'interpeller quiconque avec violence, mais, si, à la lire, on peut passer dessus vite fait, c'est autre chose, à quinze ans, d'être ainsi apostrophé. De façon imparable, mes camarades et moi étions inopinément affrontés à la réalité la plus sordide de la scène primitive d'où notre vie avait germé. Notre égarement fut tel que nous sommes restés des mois avant d'oser en parler entre nous.

Il n'en demeure pas moins que, sordide ou non, notre conception, comme notre mort, nous ne pouvons l'imaginer qu'en la niant, puisque l'évoquer nous suppose déjà là comme observateur, de même qu'encore là pour quand nous n'y serons plus. De ce côté parental voué à rester imaginaire, il doit résulter une grossesse bien réelle. Penser à la scène primitive, à son déroulement et non au concept, c'est apercevoir, au-delà de l'engrenage infini de hasards qu'a nécessité ce corps à corps aventureux de nos parents, toute l'incertitude de sa portée si, là encore, on me passe ce terme. Évoquer la scène, c'est se trouver au moment où son fruit était encore bien problématique. Aussi, on serait tenté de les inciter à bien faire ce qu'ils font, ces futurs parents, si, à les imaginer ainsi occupés, on ne se trouvait accablé par l'évidence de ne pas avoir, dans cette affaire, la moindre place. Pour pouvoir se croire là, non encore advenu mais présent quand même, il faut se supposer désiré, et comme au centre de toute cette machinerie. Mais, se présumer là comme un souhait (ou comme un risque, d'ailleurs) serait pur délire, parce que ce qui pouvait être espéré (ou craint) n'avait vraiment rien, à ce moment, de notre belle consistance narcissique. Il n'empêche qu'on peut entendre ceci : « Fallait-il que ma mère m'aime pour accepter de subir le désir de mon père » ou « Ma mère ne s'est laissé faire que pour m'avoir! »

*

La scène primitive, en plus de l'angoisse née de l'excitation qu'elle aura pu susciter, a tout pour provoquer un choc métaphysique par l'évocation du fortuit qui préside à toute conception. Si nos vies sont exposées à nombre de circonstances hasardeuses, ce n'est jamais dans un tel tout ou rien, sauf... Quand on a vu la mort de près, on peut louer Dieu, la chance, etc. Mais, là, va donc encenser ce qui poussait notre père vers notre mère! Il est plus habituel de récuser, mine de rien, le poids exorbitant de cette scène décisive. Rêver tout bonnement qu'on aurait pu naître à une autre époque ou dans un autre milieu, imaginer qu'on aurait pu être d'une autre race, si ce n'est même d'une autre espèce (« J'aurais aimé être un chat »), c'est voir notre naissance comme une loterie qui aurait pu nous attribuer un autre lot de singularités. Eh bien, non! Il faut bien apercevoir que, sans cette rencontre très précise, celui ou celle qui serait en train de penser cela n'existerait tout simplement pas. Dans l'immensité de l'Univers, une copulation éminemment contingente nous a créés comme prolongement bien déterminé d'un processus

irréversible. Oui, tout le monde sait ça. N'empêche que j'aurais aimé être ma sœur, ou naître américain, bien que je ne parle pas l'anglais.

*

Si je me permets de telles réflexions, dont certaines restent, il faut bien le reconnaître, assez malvenues à quelque occasion que ce soit, c'est parce que l'immanquable pivot de notre pratique qu'est la rivalité œdipienne voit souvent ses effets entremêlés avec ceux de la non moins immanquable scène primitive. Et il n'est pas toujours évident de penser à l'appui interprétatif qu'offre la scène primitive entendue comme modalité de notre origine. Faits comme nous le sommes – je devrais dire : faits comme nous l'avons été – nous nous trouvons peu enclins à évoquer l'incommensurable et intangible emprise de ce moment sur ce que nous sommes. Ce, à quelque place qu'on soit de la situation qui nous occupe.

Nous savons que la sexualité à l'œuvre dans la cure analytique ne se réduit pas aux singularités sexuelles des protagonistes de ladite situation. Que non ! La sexualité à laquelle nous avons affaire est bien plus redoutable, parce qu'elle opère à travers le jeu difficilement accessible des fantasmes qui, en séance, sous-tend l'écoute autant que la parole. Cette insaisissable dynamique constitue une des lignes de force qui régissent ce qui se joue. Elle porte, en plus de la marque de l'homosexualité latente, celle du petit pervers polymorphe qui n'est jamais bien loin et celle du rapport de chacun à la sexualité de ses parents, *via* l'acte de sa conception. La scène primitive est exemplaire de la pérennité du refoulement, dont la constance apparaît bien dès qu'il s'agit de la sexualité des parents, de celle de la mère, tout particulièrement. Ce qu'a d'insoutenable la sexualité de la mère tient peut-être à ce qu'y réside le dessous de notre venue au monde dans le plus cru de sa procédure. Ce qui se joue là n'est pas directement maîtrisable par l'analyse, dont l'emprise s'exerce sur ce qui est lié au conflit œdipien. Or, avec la scène primitive, pour du pré-œdipien, on est servi ! Ce sera donc le poids de la scène primitive dans ce qui structure la tension œdipienne à l'œuvre dans le transfert qui en rendra les effets mobilisables.

*

La scène primitive a la singulière propriété de nous faire accéder à ce qui institue notre rapport à la réalité. Elle dénonce autant l'aléatoire que l'immuable de cette réalité, par le poids qu'elle a pris à sa constitution : non seulement on ne nous a pas demandé notre avis avant de nous mettre au monde, mais on ne nous a pas non plus demandé dans quel monde. Or la nature de ce monde restera, à fort peu de chose près, celle de nos géniteurs. Naître sumérien, new-yorkais ou tibétain ne donne évidemment pas accès au même univers. Mais, dans le même

quartier, au même étage et dans la même famille, naître l'aîné ou la dernière n'offrira pas non plus semblable univers, ni les mêmes parents. La nature de ce qui aura eu pouvoir constituant, même soumise aux infinies flexibilités du discours, n'en restera pas moins assez peu mobilisable. La scène primitive d'où chaque homme aura surgi lui aura imposé avec l'existence une texture du monde et... de lui-même, à travers les représentations ayant droit de cité. Que la loi reconnue du *pater familias* ait pu laisser place à l'instauration des droits de l'enfant suggère toutes les variations des rôles imposés, dans la saisie des identifications possibles. Qu'elles comblent ou qu'elles insupportent, des servitudes composeront l'essentiel de ce à quoi chacun aura affaire du fait de son origine. Est-ce ce que croit cerner l'astrologie, qui concentre son intérêt sur le moment et le lieu de notre surgissement en laissant dans l'ombre une infinité d'autres facteurs aussi décisifs qu'immuables? De la couleur de nos yeux à l'appartenance à tel sexe, notre destin, c'est bien sûr l'anatomie. Mais, le monde culturel qui a instauré notre pensée, la société qui a institué nos valeurs, la famille qui nous a appris ses mots, tout cela s'imposera bien au-delà de la conscience qu'on en pourra jamais avoir, puisque cette conscience même sera faite de ce qui lui aura été inculqué.

Il y a plus d'immuable que de flexible dans ce qu'impliquent nos origines. Parvenir à prendre quelque distance avec notre milieu n'aura pas prise sur notre ethnie. Réussir à compenser, voire à effacer, une faiblesse congénitale ou, poussé par une force intérieure, aller même jusqu'à changer de sexe (!), n'aura, comme de se teindre les cheveux, que la vertu de nous faire accepter tout le reste. Parfois, non. Les particularités que chacun devra soutenir pourront avoir son agrément ou susciter son refus : être fier de ses ancêtres, ou avoir honte de ses parents, accepter sa lignée ou la récuser n'est que façon de l'intégrer. Ainsi, le rapport à ce qui peut apparaître de plus irréductible dans la réalité, c'est, en tout premier, la scène primitive qui en est le fondement, d'où l'importance de sa saisie à travers les mille formes de son emprise.

*

En tant que praticiens, nous savons tous quelque chose dont nous ne nous préoccupons pourtant guère. Ce fait essentiel, dont l'évidence émousse l'importance, est que ce qui est en jeu dans une analyse se trouve strictement équivaloir à ce qu'en élabore l'analyste dans ses constructions. On sait que celui-ci n'a pas à entendre le sens exprès de ce qui est dit. Ce qui lui importe est la relation imaginaire que le discours s'emploie à établir. C'est l'analyste qui donne un sens au surgissement de la parole par son accueil de sa valeur transférentielle. L'analyste, et non la psychanalyse, car, l'inspiration de l'analyste, même supposée en corrélation avec les processus inconscients de son patient, n'entraîne pas *ipso facto* l'acquiescement des autres analystes. Chaque analyste a sa gamme de sensibilité, qui induit

sa façon de voir et de déterminer ce qui se joue. Le refus d'accorder un statut scientifique à la psychanalyse tient justement à ce que chaque analyste joue à sa manière, avec l'extraordinaire jeu de substitutions inventé par Freud. Là, il faut bien convenir que c'est d'abord et surtout sa propre analyse qui, séance après séance, aura inculqué au futur analyste ce qui constitue la réalité psychique, selon ce à quoi aura été réceptif son propre analyste, au moment de leur parcours commun. Le futur analyste surgira de la façon, pour dire vite, dont il aura été répondu à son transfert. De plus, la spécificité du divan qui l'aura engendré lui imposera une famille d'origine. Cette famille ne sera pas plus annulable que celle de la scène primitive, même si elle peut, comme celle-ci, toujours être quittée pour une autre, plus ou moins adoptive. Cela ne saurait changer la structure de la langue analytique maternelle avec laquelle, quels que soient ses tournants, l'analyste incorporera, tant sa famille d'accueil que le monde de l'analyse. À moins, peut-être, de reprendre son cheminement! Certes, avant de s'engager dans un parcours analytique, on peut choisir son « géniteur », comme si, cette fois, on pouvait donner son avis avant de se faire engendrer. La belle affaire! C'est en plein aveuglement qu'on le donne!

*

Freud a, sans la moindre ambiguïté, édifié sa doctrine sur les effets névrotisants de la rencontre de l'enfant avec la sexualité. La sexualité de l'enfant, c'est, pour une grande part, celle de ses parents, ressentie à travers ce qu'elle aura suscité en lui. La survenue dans le transfert d'archaïques excitations, au contenu plus ou moins pervers, peut provoquer plus d'angoisse chez l'analyste que la saisie de « l'objet a » lacanien, pour aborder la suite de façon un peu abrupte.

Depuis un siècle, des modulations de toutes sortes sont venues agrémenter la théorie freudienne. Indépendamment de tout ce qu'elles apportent de positif et d'original, et sans doute, par cela même, elles semblent avoir le pouvoir imprévu de dénaturer ce qui, pour Freud, a suscité chez le névrosé le fond du refoulement, à savoir, le sexuel. On voit mal au service de quoi pourraient œuvrer ces nouvelles perspectives, si ce n'est à rendre plus accessible, parce que sous une forme plus tolérable, la violence de la thèse freudienne. Quelle autre raison pourrait inciter à mettre tant d'idées non freudiennes entre Freud et nous, avec le sentiment que cela devrait faciliter l'accès à Freud? Ainsi, par leur lot de surenchères métaphoriques, ces ajouts nous offrent un registre de concepts à distance de l'insupportable, insupportable dont le paradigme pourrait bien être la scène primitive. Parmi nombre d'exemples, les « nœuds borroméens » offrent le modèle de ces métaphores post-freudiennes. Ces nœuds veulent faire saisir de façon particulièrement exemplaire, grâce à la complexité de leur combinatoire, la complexité de l'inexorable qui compose nos destins. Ils nous présentent un abord intellectualisé de l'inexorable

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 23 | <i>Dire</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 24 | <i>L'emprise</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 34 | <i>L'attente</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 35 | <i>Le champ visuel</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 36 | <i>Être dans la solitude</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 37 | <i>La lecture</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 38 | <i>Le mal</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | 39 | <i>Excitations</i> |
| 18 | <i>La croyance</i> | 40 | <i>L'intime et l'étranger</i> |
| 19 | <i>L'enfant</i> | 41 | <i>L'épreuve du temps</i> |
| 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> | 42 | <i>Histoires de cas</i> |
| 21 | <i>La passion</i> | 43 | <i>L'excès</i> |
| 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> | 44 | <i>Destins de l'image</i> |
| | | 45 | <i>Les Mères</i> |
| | | 46 | <i>La scène primitive et quelques autres</i> |

À paraître au printemps 1993

La scène primitive et quelques autres

On est triste quand on songe que les milliards et milliards des habitants de la mer n'ont que l'amour vague encore, élémentaire, impersonnel.

Peu, très peu, des plus vivants, des plus guerriers, des plus cruels, ont l'amour à notre manière. Ces monstres si dangereux, le requin et sa requine, sont forcés de s'approcher. La nature leur a imposé le péril de s'embrasser. Baiser terrible et suspect. Habitues à dévorer, engloutir tout à l'aveugle (animaux, bois, pierre, n'importe), cette fois, chose admirable! ils s'abstiennent. Quelque appétissants qu'ils puissent être l'un pour l'autre, impunément, ils s'approchent de leur scie, de leurs dents mortelles. La femelle, intrépidement, se laisse accrocher, maîtriser, par les terribles grappins qu'il lui jette. Et, en effet, elle n'est pas dévorée. C'est elle qui l'absorbe et l'emporte. Mêlés, les monstres furieux roulent ainsi des semaines entières, ne pouvant, quoique affamés, se résigner au divorce, ni s'arracher l'un de l'autre, et, même en pleine tempête, invincibles, invariables dans leur farouche embrassement.

Michelet, *La Mer*

Textes de : DANIEL ARASSE, PATRICE BIDOU, JACQUELINE CARROY, CATHERINE CHABERT, GUY FIDMAN, EDMUNDO GÓMEZ MANGO, MICHEL GRIBINSKI, PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, JEAN-CLAUDE LAVIE, JOYCE McDOUGALL, DANIELLE MARGUERITAT, VLADIMIR MARINOV, JULES MICHELET, JEAN-LUC NANCY, ALINE PETITIER, ROBERT PUJOL, JEAN-LOUP RIVIÈRE, GUY ROSOLATO, DOMINIQUE SUCHET

et le dix-septième cahier de VARIA



9 782070 728596



92-XI A 72859

Extrait de la publication ISBN 2-07-072859-6

125 FF tc